

XYZ. La revue de la nouvelle

Le roman d'un homme qui n'a plus qu'une lettre à écrire

Bertrand Laverdure



Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2003). Le roman d'un homme qui n'a plus qu'une lettre à écrire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 60–65.

Le roman d'un homme qui n'a plus qu'une lettre à écrire

Bertrand Laverdure

Montréal, 5 septembre 2003

Demain, je quitte tout.

Ma ceinture d'explosifs est prête. Je n'ai plus qu'à tirer sur une goupille pour éclater.

Je me suis mis en tête d'écrire quelque chose avant mon départ. Je ne sais trop comment m'y prendre. Une lettre aux journaux, une lettre d'adieu. Je sens que je serai maladroit, indistinct, fébrile et amateur de coq-à-l'âne. Tout ceci sera peu sérieux, je l'anticipe. Mais je me suis donné comme mandat de ne pas tout quitter sans au moins laisser une missive d'un quelconque intérêt. Je ne souhaite pas écrire les récriminations habituelles, des harangues aux poings brandis ou une liste de doléances qui transformeraient ce geste radical en une œuvre pathétique.

Non, je suis décidé à parler de moi tel un jeune intellectuel ordinaire, un idéaliste planté en sol ennemi par une nature ironique, un jeune homme frivole et puéril qui tente de racheter sa vie un peu perdue en une seule action.

Vous ne me connaissez pas encore, mais mon portrait sera bientôt dans les journaux et sur les chaînes de télé. Toute ma vie, j'ai joué mon rôle d'inconnu ni trop bien ni trop mal. J'ai terminé des études en lettres, ai même publié quelques livres obscurs, mais ce ne sont pas des raisons suffisantes pour me trouver intéressant. Je fais partie de ces intellectuels d'aujourd'hui qui ont été plongés pendant leurs études dans un passé littéraire glorieux et qui ont senti que le démon romantique ou l'insatiable coulée des phrases proustiennes n'étaient pas pour eux. Je ne me suis jamais non plus senti appelé par les troupes de l'ultime avant-garde qui expérimentent en sectes fermées, échangeant par l'entremise de sites Web ou de fanzines littéraires *trash* leurs dernières trouvailles et leurs derniers mépris.

Il faudrait plutôt me considérer comme un jeune homme cultivé, assez intelligent pour reconnaître qu'il n'a jamais été assez intelligent pour devenir convenablement autre chose. J'ai donc vivoté, comme beaucoup de mes congénères, dans cette merveilleuse mare où pataugent les marginaux, les artistes, les sans le sou, les schizophrènes, les fraudeurs amateurs, les génies assoiffés et les historiens ambitieux en milieu communautaire. Je n'ai donc jamais fait officiellement partie de la tranche des citoyens moyens. Je n'ai jamais été non plus candidat à la richesse ordinaire.

Être moi-même n'a jamais voulu dire grand-chose. Je n'ai jamais su exactement ce que j'étais : un pur marginal, un citoyen cultivé, un écrivain, un amateur de vices, un amant de basse souche, un ergoteur de première, un intellectuel qui n'est pas assez frondeur pour être invité à la télé, un auteur inconnu, un funambule idéologique, un membre d'une secte d'indécis, un cinéphile, un critique, un amateur d'art contemporain, un ex-cuisinier, l'ex de mon ex, un fourre-tout de savoir glossématique ou tout simplement un être humain perdu dans une ville accueillante.

Je réglerai mon cas en tirant sur une goupille. Ce n'est pas que j'en serai rassuré, non, mais pour la plupart des gens, cela me donnera des couleurs plus nettes.

Le grand barthien qu'était le professeur Richard nous avait bien enseigné que tout tient dans les détails. Il nous avait transformé en fin limier des subtilités romanesques. Ce parapluie rouge dans Tolstoï, cette poignée de porte dans Kafka, ce ruban jaune dans Flaubert.

Eh bien ! dans mon cas, ce sera une simple goupille. Un vulgaire morceau de métal qui ressemble à ce qu'on arrachait sur les vieilles canettes de Coke. Fatigantes petites lames tranchantes qui égratignaient nos pieds nus sur les plages du lac Champlain.

Si je me fais violence pour vous léguer cet héritage de quelques mots, c'est que j'y crois encore, sans doute, à ces phrases qui font du chemin, à ces phrases qui émeuvent, persuadent,

choquant et intriguent. Le cynisme ne m'a pas encore tout pris. Certes, j'ai bien attrapé la maladie commune du «à-quoi-bon» et du «je-m'en fous», mais sans toutefois en mourir. Sans vouloir tomber dans le mélodrame, je suis en mesure de vous confier que ce sont mes idéaux qui m'ont entraîné jusqu'ici.

Je suis un idéaliste déçu, un homme qui n'a pas réussi à franchir la clôture normale des compromis. Assis tout à côté de cette clôture affligeante, j'ai encaissé chacun des compromis que mes amis, ma famille, mes proches et les gens que j'admire ont pu concéder à l'absolu. Mon chagrin incommensurable est le véritable moteur de mon entreprise. Je suis un idiot romantique qui ne tolère plus les passe-droits. Je vais infliger aux autres une grande leçon d'intégrité. La seule qui tienne encore la route dans notre monde de Sodome et de Gomorrhe technologique.

Les injustices me chagrinent, les cruautés me sidèrent et les exploitateurs amenuisent cette part d'humanité que j'ai toujours souhaité entretenir aussi bien chez moi que chez les autres. Bougie vacillante sur un petit bateau de papier. Je ne vous raconte pas des choses qui vous sont étrangères. Vous l'avez entendu ce discours des preux chevaliers des redresseurs de torts sociaux, vous avez peut-être lu Marx, vous vous êtes sans doute bercés des paraboles de trou d'aiguille du Christ et vos instincts ont bien été huilés à cette eau grasse de l'amour. Quelques-uns d'entre vous ont peut-être même lu *Les chaînes de l'esclavage* de Marat.

J'aurais pu, certes, écrire quinze romans volumineux, me transformer en Zola de mon époque, servir le repas principal à la table de tous les manifestants. Mais ç'aurait été ridicule, je ne suis pas de cette trempe. Je suis un joueur fugace, une étincelle vive, un sermonneur rapide, un poète qui tape du bâton.

Je ne cherche pas à m'éterniser, à voler la parole, à placer mes pions sur l'échiquier des grands pouvoirs symboliques. Ce qui me pousse à griffonner ce que vous êtes en train de lire n'est pas la vanité de ne pas avoir été ce que j'aurais pu être. Non, ce qui me pousse à briser la chaîne des connivences, à pousser le hasard par la fenêtre, à donner une jambette à l'habitude, n'est que

l'incroyable marasme ordinaire dans lequel nous baignons. Cet imparable défense des mépriseurs et des exploiters de toutes sortes. La réalité s'éteint et s'allume grâce à une télécommande.

Nous sommes des esclaves et je voulais vous le rappeler.

Nous sommes des esclaves culturels, des consommateurs de divertissements intellectuels. Nous nous sommes endettés pour mieux consommer de la culture, acheter des disques, des livres, des lecteurs DVD, voir des films, et continuer à consommer les marques et les vêtements qui nous donnent l'illusion de notre différence.

Nous courons après la renommée en nous endettant, nous courons pour réaliser notre petite œuvre qui comblera quelques-uns de nos amis qui courent après leur petite œuvre.

Nous cautionnons tout ce que les grandes entreprises veulent bien que l'on cautionne en lisant les journaux et en regardant la télé.

Nous comprenons réellement à quel point nous sommes des esclaves quand les deux plus grands réseaux de librairie du Québec, Renaud-Bray et Archambault, ne daignent pas payer les bacheliers et les maîtres qu'ils engagent comme libraires plus que le salaire minimum. Le salaire minimum est maintenant la marque de l'esclavage, la griffe de la sujétion, le dernier retranchement de la civilité institutionnelle. Soyons-en conscient.

Il y a ceux qui jouent à la Bourse et ceux qui cherchent à en retrouver le contenu.

Aujourd'hui, les industries culturelles, comme à l'époque de Marx et de Engels les industries lourdes, ont besoin de leur prolétariat. La notion de prolétariat a bien changé. Nous n'avons plus besoin de travailleurs manuels, d'assembleurs, mais de consommateurs de biens culturels. En cela, le système d'éducation a été réorienté afin de promouvoir la culture glossématique et non plus la culture analytique. Les génies en herbe sont ceux qui associent correctement un nom avec une question et nous en sommes arrivés à monnayer les savoirs ponctuels, en rétribuant ceux qui répondent correctement aux examens objectifs. L'apprentissage par projet va-t-il changer cela? Il n'est destiné qu'à

nous recentrer sur le concret. Nous en perdrons autant du côté culturel, ce qui rendra les enfants de demain plus malléables aux idéologues néo-libéraux. Nous formerons des générations d'informaticiens et d'ingénieurs incultes qui consommeront aveuglément ce que les entreprises culturelles s'ingénieront à leur faire gober. Ils auront alors gagné sur tous les plans. Servilité étant bien sûr synonyme d'efficacité.

Je ne suis qu'un écrivain me direz-vous, qu'un esclave de plus qui écrit pour d'autres esclaves¹. Vous n'avez pas tort.

Je serai lu par des esclaves qui se croiront plus libres pendant quelques instants. Ils auront acheté le journal (*La Presse, Le Devoir, Le Journal de Montréal*) dans lequel paraîtra cette lettre qui ne sera d'ailleurs reproduite que tronquée ou raccourcie. Ils auront senti un début d'exaltation bénéfique, une espèce de cynisme différent, puis retomberont tout de suite après dans la planification de leur fin de semaine.

Ce qu'on ne sait plus, ce qu'on a oublié, c'est que la liberté n'est pas gratuite, on ne s'endette pas non plus pour la posséder. La verte et grande liberté, celle qui tonne parmi la foule et cueille nos corps moroses juste avant la mort, cette vraie liberté ne peut surgir qu'en un seul moment. S'il y a eu liberté c'est qu'il y a eu épiphanie, une secousse vive de l'arbre de l'inertie.

Demain, je quitte tout pour retrouver la liberté.

Demain, j'irai serrer la main du grand maître de la convergence et quand ses yeux seront dans les miens, insolents, rudes, méprisants et nietzschéen tout à la fois, je dégoupillerai.

Rapport de police, poste 33, 6 septembre 2003 :

Avons intercepté un individu enragé venant tout juste de laisser quelques lettres dans une boîte postale au coin de Sanguinet et René-Lévesque. L'individu criait tellement fort que des commerçants ont décidé d'appeler la police. C'est alors que nous sommes intervenus. Autour de sa taille, le prévenu portait une ceinture de canettes de

1. J'emprunte cette idée à Yvon Rivard cité par Ook Chung dans *L'expérience interdite*.

bière, de balles de golf et de pétard chinois, ainsi qu'une vieille grenade désamorcée de l'armée canadienne dont la goupille avait été recollée avec de la colle contact. Lors de son arrestation, il nous intima de le laisser partir parce qu'il devait se sacrifier pour tous les étudiants en lettres du Québec. Il nous suggéra d'envoyer plutôt la morgue le chercher lorsqu'il aurait accompli son « exploit sacrificiel » (nous reproduisons ici ses propres paroles). Dans sa confusion évidente il nous nomma trois ou quatre noms de présidents de grandes entreprises québécoises. Nous n'avons pas cru bon de répéter ceux-ci dans notre rapport. Définitivement, le présumé souffrait d'une maladie mentale, nous l'avons donc reconduit à l'aile psychiatrique de l'hôpital Saint-Luc. Les médecins le reconnurent et lui administrèrent un calmant. Pour la sécurité du présumé, nous avons pris la liberté de confisquer sa fausse ceinture d'explosif. Après avoir perquisitionné la boîte postale susdite, nous y avons retrouvé trois lettres adressées aux grands quotidiens montréalais. En introduction à notre rapport, nous reproduisons ici la lettre qu'il comptait faire publier dans les journaux. Son contenu montre assez bien le délire dont souffrait le présumé et la mégalomanie dépressive qui le poussa à passer à l'acte. (La dernière phrase étant une note ajoutée par le psychiatre attaché au poste 33). Fin du rapport. Clôture du dossier.